

# NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

**Babeth**

**Infirmière, 69 ans**

**Entretien du 23 mars 2022**

Bien Naître a été créé en 1982, je crois, peut-être 1981? Avec des gens qui se sont regroupés pour trouver une solution à une naissance sans violence, à Nantes. Une naissance où l'enfant serait respecté, ainsi que la mère et les parents.

On a fait un livre, un livre blanc ou un livre noir, je ne sais plus, des conditions d'accompagnement de l'accouchement et de la naissance sur la ville de Nantes. Dans les années 1970 par exemple, quand tu allais accoucher au CHU de Nantes, la surveillante refusait que les pères assistent aux accouchements. Si bien qu'il n'y avait pas grand monde qui voulait aller y accoucher, tout au moins pour un deuxième enfant.

Moi, j'avais accouché en 1977 de mon premier enfant Marc, à la clinique Notre dame de Grâce. J'avais 23 ans et j'arrive avec des contractions déjà très rapprochées et très douloureuses et je n'oublierais jamais ce que m'a dit la sage-femme: « Poussez Madame, il souffre ce gosse ! » Ces propos-là d'une violence inouïe montrent à quel point la prise en charge des femmes n'était pas terrible à cette époque, dans la plupart des établissements nantais. Mais ensuite dans le service, ce n'était pas trop mal, j'ai eu surtout la chance de tomber sur une puéricultrice qui était très bien ! C'est là-dessus que l'association Bien Naître a travaillé en premier lieu : il fallait changer les conditions d'accouchement à Nantes. D'autres plus investis que moi à Bien Naître, pourraient en dire plus ! Je suis arrivée à Bien Naître avec d'autres copines au moment où apparaît Jean Lacaze, embauché depuis peu de temps aux Mutuelles de Loire-Atlantique. Il en était le directeur adjoint et la Mutualité étant intéressée par le projet de Bien Naître, lui a confié la mise en œuvre du projet de création d'une maternité différente reposant sur les valeurs développées par l'association. C'est grâce à la Mutualité et grâce à lui que la Maison de la Naissance a vu le jour. D'abord en 1984, la Mutualité a racheté la clinique Grésillon et en 1987, elle a ouvert la Maison de la Naissance à Saint-Sébastien-sur-Loire.

A Bien Naître, j'ai connu, comme beaucoup d'autres, Andrée Javaillon, qui était sage-femme et à qui je voudrais rendre hommage, ici.

Comme nous Andrée dénonçait les conditions d'accueil et d'accompagnement non respectueuses des femmes dans les maternités nantaises, elle était alors sage-femme à domicile et j'ai accouché avec elle de mon deuxième enfant, Claire, ne voulant pas retourner en milieu hospitalier, vu ma première expérience.

J'avais une trentaine d'années et elle plus de cinquante ans. Elle avait choisi le domicile, mais était rigoureuse en matière de sécurité, elle ne voulait pas faire d'accouchement à plus de 10 km du CHU de Nantes.

Accompagner les femmes dans leur accouchement à domicile, c'était pour elle, synonyme d'un accompagnement personnalisé, plus serein. Claire, mon deuxième enfant est née tranquillement, sans violence en mars 1983, au Corbusier, à Rezé et j'en ai un excellent souvenir.

Pour l'aîné, j'ai accouché à Notre Dame de Grâce et pour le dernier en 1990 à la Maison de la Naissance. La Maison de la Naissance que je connaissais bien pour y avoir travaillé en 1987, c'était bien, mais mon meilleur souvenir c'est à domicile.

Tu restes chez toi, avec ta famille, tes amis, tes voisins qui viennent t'aider. Si tu es bien accompagnée, tu es dans un vrai cocon ! J'ai remarqué que ça évite la dépression post-partum, ou tout au moins ça la réduit. C'est mon expérience en tout cas.

Quand tu pars accoucher à la maternité, surtout pour un premier enfant, et à l'époque on restait huit jours, quand tu rentres à la maison, tu ne sais plus où tu es, tu es perdue, tu déprimes.

J'ai connu ça pour l'aîné et le dernier. On t'explique que c'est parce qu'accoucher, c'est une petite mort et quand tu reviens avec un gamin de plus, que tu es fatiguée et qu'il faut reprendre ta vie

d'avant, avec plus de boulot et de responsabilité, ce n'est pas facile. A chaque fois, je pleurais sans raison les premiers jours. Et pourtant j'avais un mari qui ne faisait pas rien à la maison, aussi bien au niveau du ménage que des enfants, mais à l'époque le congé paternité n'était que de trois jours. J'étais complètement démunie et je ne comprenais pas pourquoi. Heureusement ça ne durait pas au-delà de huit-dix jours.

Pour Claire, je n'ai pas connu ce phénomène-là. Je pense que c'est parce que tu restes chez toi, tu ne changes pas de lieu.

Aujourd'hui, on parle beaucoup plus de la dépression post-partum. Et tant mieux. Quand j'ai travaillé à la Maison de la Naissance, j'ai vu deux dépressions post-partum graves. C'est vraiment dramatique et ça peut durer des années et même avoir des conséquences mortelles.

Comment se passe le suivi de la grossesse et de l'accouchement, quand on choisit d'accoucher à domicile ?

Pour Claire, j'étais suivie par mon médecin traitant, mais Andrée voulait qu'on aille quand même faire une visite au CHU en fin de grossesse, pour être enregistrée au cas où il y aurait un problème pendant l'accouchement. Elle ne prenait pas de risque.

J'ai vu Andrée également plusieurs fois pour les préparations à l'accouchement. Elle les faisait à son domicile en groupe de sept-huit femmes.

Quand vient le moment de l'accouchement et de la naissance, on se connaît bien, un lien de confiance s'est établi et ça change tout. Le jour de mon accouchement, Andrée n'a pas toujours été présente auprès de moi, j'ai perdu les eaux à 8h et on s'est appelé régulièrement au téléphone toute la journée, et puis elle est arrivée vers 18h. Claire est née à 20h. C'était prévu, comme ça, il fallait être autonome, ne pas paniquer, autrement l'accouchement à domicile n'était pas possible. Le lendemain, le surlendemain et plusieurs fois dans les jours qui suivirent, elle est revenue pour la surveillance post-natale.

Le plus compliqué, c'est lorsque mon mari a été déclaré Claire à la mairie de Rezé, il y est resté 2h-3h, car il n'y avait pas de registre de naissance. Ils ont fini par retrouver un vieux registre et l'ont remis en fonction. Plus tard, quand ma fille allait chercher un certificat de naissance à la mairie, on lui disait : « Mais non vous vous trompez, vous êtes née à St Sébastien ou à Nantes ! »

Elle prenait un grand plaisir à répondre: « Et non, Je ne me trompe pas, je suis bien née à Rezé ! »

Malgré le bon souvenir que j'en ai gardé, pour François mon dernier, j'ai accouché à la Maison de la Naissance de Saint-Sébastien-sur-Loire qui fonctionnait depuis trois ans, car entre temps j'étais devenue infirmière, donc bien plus médicalisée. Je ne voulais pas prendre de risque. De toute façon, Andrée avait arrêté de travailler et on s'était perdue de vue.

Revenons à la dépression post-partum, pourquoi est-elle moins importante pour toi lorsqu'on accouche à domicile ?

Je n'ai pas eu de dépression post-partum quand j'ai accouché à domicile mais je pense que ça s'explique par une question d'environnement.

A la maison, l'environnement n'est pas violent. J'ai l'impression d'avoir pris mon temps pour accoucher. A la clinique, on est quand même dans un milieu médical. Même à la Maison de la Naissance.

Pour aller accoucher à la clinique, t'es toujours obligée, à un moment donné, de quitter ta maison, prendre ta valise, t'organiser pour les enfants, les mettre chez quelqu'un. Les laisser et partir.

Monter dans la voiture avec des contractions. Il faut quitter ton cocon et c'est du stress.

Puis à la maternité, tu t'en remets à quelqu'un, tu attends la naissance dans un environnement qui n'est pas le tien.

A la maison, c'est exactement l'inverse, c'est toi qui gères ton accouchement. Tu es accompagnée par une sage-femme que tu connais et tu sens en toi-même que tu sais faire !

La vie ne s'est pas arrêtée avec cet accouchement, tu n'es pas partie de chez toi et les gens que tu aimes, ta famille, tes amis sont autour de toi, c'est une continuité et je crois que c'est pour cette raison que la dépression post-partum est quasiment inexistante.

L'importance de l'aide à domicile après un accouchement :

Pour mon premier enfant, mon mari faisait ses études à Saint-Nazaire, j'étais toute seule à la mai-

son, au retour de la maternité. J'avais dit à ma mère, à ma belle-mère, qui s'étaient proposées pour m'accueillir, que je n'avais besoin de personne. J'étais (en immeuble) au Château de Rezé. Au deuxième jour, mon mari retourne à ses études, il partait le matin et revenait le soir, j'étais donc seule toute la journée et en pleurs, je ne savais même pas changer mon gamin. C'était l'horreur, la panique, j'étais perdue.

Heureusement, ma mère qui a eu cinq enfants a débarqué rapidement chez moi, ayant l'intuition que j'avais besoin d'aide et elle s'est organisée avec ma belle-mère pour me ramener la grand-mère de mon mari, une femme merveilleuse qui s'était aussi proposée pour venir à la maison, ce que j'avais également refusé, me croyant plus forte que tout le monde.

Ma mère est donc allée chez ma belle-mère qui lui a dit : « Allez donc chez la grand-mère, vous la trouverez toute prête avec son baluchon, sur le pas de sa porte ! » Une heure après ma mère était revenue, ma grand-mère était effectivement prête, elle attendait.

Ces trois femmes savaient ce que c'était d'accoucher et de l'aide bienveillante dont on a besoin en post-partum. De plus cette grand-mère n'était pas envahissante, c'était une femme discrète, aimante, qui respectait notre intimité.

Pour Claire, elle est revenue. J'avais compris et j'acceptais volontiers l'aide qu'on me proposait. J'avais compris aussi ce besoin d'être entourée, pour le premier c'est encore plus vrai que pour les autres. L'important est que cet entourage ne soit pas envahissant.

Aujourd'hui, ça m'affole, quand je vois des jeunes femmes fatiguées. Les parents sont loin et il y en a beaucoup qui n'ont aucun proche à qui faire appel. De plus, aujourd'hui, on te met à la porte de la maternité au bout de 48h. Heureusement le congé paternité est plus long...

Être mère c'est un bouleversement dans ta vie, surtout pour le premier enfant. C'est extraordinaire ce petit être qui arrive dans ta vie. Tout d'un coup, tu te sens responsable. Tu n'as plus le droit de prendre de risques ! Tu n'as pas le droit de mourir. Pour mon premier, ce sentiment a été très fort, je voulais le protéger contre vent et marée. Personne ne pourrait lui faire du mal. C'était extrêmement fort. Animal.

Là encore, c'est important de pouvoir le partager avec des femmes qui ont vécu la même expérience

L'allaitement

J'ai toujours allaité mais je n'ai jamais eu beaucoup de lait. Ça m'a un peu frustrée pour l'aîné. Pour mes deux premiers j'ai allaité trois semaines, un mois. Je complétais au biberon. Pour mon premier, on m'a culpabilisé: « Si tu n'as pas de lait c'est que tu ne veux pas allaiter... » Pour la deuxième, au bout d'un mois je suis passée au biberon complètement sans état d'âme. Au troisième, à la Maison de la Naissance, on m'a dit : « Il faut que tu te forces à allaiter, on ne donne pas de complément. » J'ai répondu que c'était mon troisième, et que c'est moi qui décidait. J'ai allaité parce que je suis persuadée, que c'est bien pour le contact avec le bébé au début de la vie. mais j'avais bien compris que je n'avais pas de lait, comme ma mère et ma grand-mère. Quand tu te lèves la nuit, que tu as trois gouttes de lait, que tu as des gerçures au bout des seins, que ton bébé pleure, au bout d'une heure, au bout d'un moment, tu arrêtes ! Et ton gamin n'est pas plus mal. C'est inadmissible de culpabiliser une femme qui ne peut ou ne veut pas allaiter. Il ne faut pas les laisser s'épuiser, c'est à elles de décider.